Le Mouvement Féministe

DISCOURS PRONONCÉ PAR M^{ME}. GÉRIN-LAJOIE À LA CONFÉRENCE FRANÇAISE DU CONSEIL NATIONAL DES FEMMES.

EXCELLENCE, MESDAMES ET MESSIEURS,

Je viens vous entretenir ce soir, de ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement féministe. J'essaierai en quelques mots de vous dépeindre cette situation nouvelle, que les femmes se créent aujourd'hui dans la société. Le fait prend une importance telle, que les chroniqueurs, qui amassent les matériaux dont l'historien s'inspirera plus tard, enrégistent parmi les traits caractéristiques de notre époque ce travail, cette évolution de la classe féminine. Je ne trouve rien de mieux pour rendre ma pensée que ce mot d'évolution. Il comporte l'idée de remuement, de changement, sans indiquer un état fixe, permanent, tout en le faisant espérer. Car bien sûr on ne saurait voir dans les choses actuelles des éléments de stabilité : la lutte est trop vive ; les émancipatrices crient trop fort, et celles qu'elles scandalisent s'entêtent trop dans des convictions contraires, pour supposer, dans ce milieu trouble et agité, le bien-être et le repos.

Autrefois, quelques voix isolées d'hommes et de femmes avaient bien émis des théories qu'on se plaît à répéter aujourd'hui : nécessité de relever le niveau intellectuel des femmes, d'améliorer leur condition matérielle. Mais ces paroles étaient restées inintelligibles, et ne tombant pas dans une terre préparée, la semence n'avait pas germé. La raison en est qu'une masse d'individus n'agit jamais sous l'impulsion d'une théorie, et ne meurt pas pour le triomphe d'une idée ; elle obéit, elle cède à une nécessité. Aujourd'hui, c'est en vertu de cette nécessité, de ce bon sens, de cette logique des choses devenue pour ainsi dire palpable au vulgaire, que le mouvement féministe a pris naissance dans la classe populaire. Ne nous le dissimulons pas, c'est de là qu'il vient ; c'est en bas qu'il a commencé, pour monter ensuite comme un flot envahissant, et se répandre sur les sommets de la société.

La femme qui travaille, celle qui peine, celle dont la perte d'un seul instant de labeur est punie sur le champ d'une somme égale de privations physiques, d'endurance morale, celle qui souffre

quand ses doigts actifs suspendent le travail, celle-là, la première, a compris le sens économique de la question qui nous occupe. Elle a senti avant tout autre, le désarroi que l'industrie venait jeter au foyer en y arrachant les ressources fournies par de petits métiers lucratifs exercés paisiblement. Prise dans ce dilemme, ou de rester désœuvrée au sein de la famille (car je ne traiterai pas d'occupations sérieuses, un travail infructueux), ou de franchir le seuil de la maison pour chercher de l'ouvrage en dehors, elle a opté pour le dernier parti. D'ailleurs, c'est tant mieux pour nous : l'oisiveté est la mère de tous les vices ; la décadence chez tous les peuples a commencé avec les habitudes molles et paresseuses.

Aujourd'hui, dans cette classe, la transformation du mode de travail est à peu près opérée, je ne crois pas qu'elle soit susceptible de se modifier beaucoup, ni qu'on puisse augmenter d'une manière notable le chiffre des ouvrières. Généralement, celles que leurs devoirs ne retiennent pas auprès de leurs familles ont un métier ; les filles, les veuves, les femmes sans enfants, ou qui n'en ont plus en bas âge, quand elles sont vigoureuses, ambitionnent de se créer des revenus. "Ainsi, dit Jules Simon, le même travail, en changeant de nature, produit des résultats plus avantageux, et la tâche des femmes s'est modifiée sans s'accroître."

Il est en effet permis de croire avec cet auteur que les résultats obtenus ont eu un côté heureux, puisque la femme, réduite pour vivre dans la classe aisée à ses seules ressources pécuniaires, jalouse souvent la femme du peuple, et envie la facilité avec laquelle celle-ci se retire d'affaire dans de pareilles circonstances. Mais alors, dira-t-on, que ne fait-elle de même ? Ici surgit une difficulté. Peut-elle le faire honorablement, sans déchoir, sans faire rejallir jusque sur ses enfants, souvent l'humiliation qu'il y aurait à descendre dans la hiérarchie sociale pour s'asseoir et prendre rang dans la classe ouvrière ? Les plus intransigeants voudraient que sous le nom déguisé de gouvernantes et de maîtresses de pension, on